

— Certainement. Ton cher tuteur est intimement lié avec le ministre de l'instruction publique, tu lui exprimeras le désir de continuer à prendre des leçons de français avec ce Brémoud, qui a une excellente méthode ; le général te fera des objections ; s'il le faut, tu bouderas, tu pleureras même, il sera vaincu.

— S'il ne s'agit que de cela, la chose est certaine, reprit la comtesse ; mais l'Excellence ministérielle ?

— Ton tuteur est trop bien auprès de l'empereur pour qu'elle ose résister ; si par hasard elle faisait trop la difficile, nous lui ferons signifier un ordre.

— Par qui ?

— Par sa Majesté Alexandre II en personne, et ce ne sera pas, je l'espère, le dernier service que notre vénéré tzar rendra à la cause nihiliste, au triomphe de laquelle j'entends qu'il travaille, lui aussi, dans la mesure de ses moyens.

— Tu es décidément un démon, fit la belle comtesse en éclatant de rire à l'idée d'avoir l'empereur pour complice.

En ce moment, un coup de sifflet interrompit la conversation des deux conspiratrices et le train, ralentissant graduellement sa vitesse, s'arrêta devant la station centrale de Bologowsky, qui est la halte principale entre Moscou et Pétersbourg.

Presque aussitôt le wagon s'arrêta vis-à-vis d'un buffet étincelant de lumière et abondamment servi, vers lequel se précipitèrent les voyageurs, les uns pour faire un souper substantiel, les autres pour se distraire en buvant, à petites gorgées, l'excellent thé venu de Chine par les caravanes et fumant dans les lourds somavars de cuivre.

— Quelle cohue ! s'écria la comtesse, qui avait écarté les rideaux de son vasistas et s'en servait pour frotter la glace couverte d'une épaisse cristallisation formée par le givre ; je crois, en vérité, que tout le monde étudiant de Pétersbourg s'est donné rendez-vous à Moscou.

— Il m'a bien semblé y reconnaître quelques jeunes gens, répondit la Sibérienne ; cependant je n'y ai vu aucun de nos « importants. »

— Oh ! ceux-là, fit Fœdora en riant, ne se dérangent pas pour si peu, ce sont des conspirateurs de salons, où ils affectent des airs mystérieux uniquement destinés à attirer l'attention sur leur vanité et nullité ; quinze degrés de froid tempèrent singulièrement les ardeurs de leurs patriotisme.

— Ceux-ci ne sont pas si frileux, reprit la Sibérienne en montrant un groupe d'étudiants portant, en guise de manteaux fourrés, des capotes grises usées jusqu'à la corde, et d'étudiantes, dont le chapeau de paille, vraiment dérisoire par cette température hivernale, cachait à peine les traits maigres et pâles bleuis par le froid.

— Pauvres malheureux, ils font triste figure à cette heure sur la neige, soupira la comtesse.

— Je les plains, mais je les admire, fit Nadiège ; car, s'ils souffrent, ils sont grands dans leur infortune ; sous leurs haillons, ils ont un cœur, et dans ce cœur des aspirations à la liberté, des élans nobles et patriotiques, ils sont une protestation vivante contre la tyrannie égoïste, un acte d'accusation sublime lancé contre les lois qui nous régissent encore. Oh ! quand donc le peuple comprendra-t-il notre appel, se lèvera-t-il à notre voix ?

Malgré le froid, Fœdora, cédant à un mouvement de curiosité, venait d'abaisser la glace qu'en dépit du frottement elle n'était pas parvenue à rendre transparente et, pour mieux voir, elle se pencha en avant.

Une bouffée d'air glacé la frappant au visage la força pour-

tant à se retirer bien vite, et elle allait refermer le wagon déjà refroidi, quand Nadiège, placée derrière elle, poussa un cri d'effroi, qui fit aussitôt retourner la comtesse.

— Qu'est-ce ? qu'arrive-t-il ? demanda celle-ci tout émue.

— Je n'en sais vraiment rien, répondit la Sibérienne avec colère, en se rapprochant vivement de la glace ; un mulâtre m'a lancé une boule de neige au visage ; si je puis l'apercevoir, j'en vais le faire prendre par la police.

Mais elle eut beau regarder, elle ne parvint pas à distinguer le coupable, perdu dans la foule des voyageurs qui se dirigeaient vers le buffet.

— Es-tu blessée, sœur ? demanda Fœdora.

— Blessée ! non, mais grossièrement insultée, fit celle-ci. Où donc est le projectile ? Il faut le jeter bien vite sur la voie, autrement il va fondre et mouiller les tapis.

— Le voici, s'écria la jeune Russe, en montrant un paquet blanc à l'autre extrémité du wagon, mais ce n'est pas de la neige.

— Que veux-tu donc que ce soit ?

— Du papier, une grosse boule de papiers froissés.

— La plaisanterie n'en est pas moins fort sottise, reprit Nadiège toujours irritée.

— Il y a quelque chose dedans, continua Fœdora en dépliant du bout des doigts quelques feuilles froissées, peut-être un de ces pétards explosibles dont mon tuteur nous parlait, peut-être.... et elle laissa retomber la boule avec effroi.

Moins timide la Sibérienne s'était déjà emparée d'une des feuilles éparées et la rapprochant de la lampe.

— Bravo ! Bravo ! s'exclama-t-elle soudain, c'est un commencement.

— Le commencement de quoi ?

— Une proclamation nihiliste, écrite à la main ; donne le paquet. Voilà un nouveau genre de propagande auquel je ne m'attendais pas. Examinons cela.

Curieuses de connaître le contenu de cet aérolithe révolutionnaire, les deux voyageuses écartèrent le rideau qui voilait la lumière de la lampe et s'assirent auprès de la table, sur laquelle elles ouvrirent le paquet.

Il y avait un peu de tout ; des proclamations manuscrites, un numéro de la fameuse gazette secrète « Terre et liberté », grossièrement imprimée avec des têtes de clous, une brochure de Genève sur papier très-fin, une autre du comité de Londres, un compte-rendu de la fête du professeur Tcho-to-Koy, encore humide et sortant d'une presse clandestine, avec la reproduction des discours prononcés dans le banquet, mais ne portant aucun nom et évidemment communiqués à l'avance par leurs auteurs au comité chargé d'en répandre, en Russie, de nombreux exemplaires.

De la colère Nadiège avait passé à l'enthousiasme, ses mains tremblaient de plaisir et ses yeux devaient avec une expression de haine triomphante ces documents incendiaires remplis d'outrages contre le gouvernement, de calomnies ignobles, de satires sanglantes, et en même temps de théories extravagantes empreintes d'un mysticisme si étrange, qu'elles en étaient pour ainsi dire incompréhensibles.

Tout ce fatras républicain était difficile à lire et trahissait une singulière ignorance des langues russe, anglaise et française, dans lesquelles il était rédigé ; mais la Sibérienne ne voyait en cela qu'une arme de guerre, qu'un moyen d'arriver à sa vengeance et, d'après son principe que tout est bon qui peut servir, elle approuvait sans restriction.

Naturellement sa compagne partageait son enthousiasme